

The Banality of the Male vs. the Digitization of Desire

by Regula Staempfli on the new book by Manon Garcia.

Manon Garcia is the philosopher of the moment.

Her books appear with Suhrkamp, she teaches in Berlin, writes in French, and is celebrated by *Süddeutsche Zeitung*, *Die Zeit*, and *Der Spiegel*. In France, she plays in the orbit of Simone de Beauvoir and Hannah Arendt. In Germany, she gets a title that sounds like a wellness brochure: *Living with Men*. Really?

The French original is far sharper: *La banalité du mâle*—a play on Arendt’s “banality of evil,” applied this time to the male condition. Garcia’s gift is titles. They sell. Her thinking, though, often flattens into cliché. She universalizes single cases, turns monstrosity into metaphor, and moralizes desire into pathology.

In *La banalité du mâle*, Garcia centers the horrifying case of Gisèle Pelicot—a woman drugged for years by her husband and raped by him and seventy of his neighbors. The crimes came to light only when the husband was caught filming women under their skirts and police found thousands of videos documenting his wife’s assaults. The horror of this story is not its sensationalism, but its ordinariness: a “normal” man, a “normal” marriage, a “normal” street.

Yet Garcia makes Pelicot’s tragedy into a universal parable, reducing all men to potential rapists and every act of heterosexual love to latent violence. That is philosophically lazy—and politically dangerous. By claiming that the monsters were “just normal men,”

she repeats their self-definition and normalizes their crime. Evil, Arendt warned, is not evil because it looks monstrous. It is evil because it looks normal.

Still, normality does not equal innocence. Nor does it make a philosopher's job to echo the self-justifications of perpetrators.

Garcia's feminism—like much of the contemporary left—ignores the history of women who fought real battles, often against Islamist and patriarchal oppression. She never mentions *Ni putes ni soumises* (“Neither Whores nor Submissive”), the feminist movement born in 2003 after the murder of Sohane Benziane, burned alive in a Paris banlieue. Those women marched through France demanding emancipation from both misogyny and religious fundamentalism. Without secularism, there is no feminism. Without freedom from religious codes, there is no equality.

Two decades later, the hijab is marketed as empowerment, and feminism has become a lifestyle brand. Movements like *Ni putes ni soumises*—and today's Iranian women's revolution “Woman, Life, Freedom”—are forgotten. History dissolves into content.

Garcia's work thus mirrors a broader malaise: politics has turned into lifestyle, and philosophy into therapy. Her sentences sound like slogans, not thought.

When she writes, “Even the most feminist women desire the conquering gaze of men, wish to be submissive in their lovers' arms,” she confuses private fantasy with political truth.

Hannah Arendt knew the difference.

The private realm allows intimacy, vulnerability, even power games—none of which belong in politics. Politics, for Arendt, means equality, plurality, and the space between people where freedom can appear. Reducing everything to emotion, identity, or sexuality destroys that space.

Arendt's concept of the *banality of evil* did not mean “evil looks boring.” It meant something far darker: when the capacity for thought disappears, evil becomes administration—ordinary people planning death as if it were logistics. That is the true banality of evil: the algorithm of indifference.

Garcia mistakes this for sociology. She turns Arendt's warning into gendered moralism.

Meanwhile, the real machinery of submission has moved elsewhere—to screens, codes, and platforms.

Pornography is the largest data economy in the world. It shapes how billions imagine sex, intimacy, and the body. Porn is not a subculture; it is a worldview. It codes desire through repetition, speed, and simulation. Men learn sex through screens; women learn to perform for them. The body becomes content; consent becomes aesthetic. Pornography is not just an image—it is the operating system of digital patriarchy.

This is the true *digitization of desire*: the transformation of human intimacy into algorithmic behavior.

And this, not some abstract “banality of men,” is what shapes gender today.

Garcia's universal moralism hides structural truth. The problem isn't that "all men are rapists." The problem is that our cultures no longer distinguish between perversion and normality, between codes and reality.

Philosophy must not become empathy on autopilot. It must think.

Because when everything becomes lifestyle, when every emotion becomes ideology,
when politics becomes intimacy,
then democracy itself turns into an app.

La banalité du mâle ou la numérisation du désir

par **Regula Stämpfli** sur le nouveau livre de **Manon Garcia**.

Manon Garcia est la philosophe du moment.

Ses livres paraissent chez Suhrkamp, elle enseigne à Berlin, écrit en français et est célébrée par *Die Zeit*, *Süddeutsche Zeitung* et *Der Spiegel*. En France, elle se place dans la lignée de Simone de Beauvoir et d'Hannah Arendt. En Allemagne, on lui donne un titre digne d'un magazine de bien-être : *Vivre avec les hommes*.

Vraiment ?

L'original français est bien plus tranchant : *La banalité du mâle* — un jeu de mots sur la « banalité du mal » d'Arendt, appliqué cette fois à la condition masculine. Garcia a le talent des titres : ils se vendent. Mais sa pensée s'aplatit souvent en clichés. Elle universalise les cas singuliers, transforme la monstruosité en métaphore et moralise le désir jusqu'à le pathologiser.

Dans *La banalité du mâle*, Garcia se concentre sur le cas terrifiant de Gisèle Pelicot — une femme droguée pendant des années par son mari et violée par lui et soixante-dix voisins. Les crimes ne furent découverts que lorsque le mari, surpris à filmer des femmes sous leurs jupes, fut arrêté. Sur son ordinateur, la police trouva des milliers de vidéos documentant les viols de son épouse.

L'horreur de cette histoire ne réside pas dans son caractère sensationnel, mais dans son **ordinaire** : un homme « normal », un mariage « normal », une rue « normale ».

Et pourtant, Garcia transforme la tragédie de Pelicot en parabole universelle, réduisant tous les hommes à des violeurs potentiels et

chaque acte d'amour hétérosexuel à une violence latente. C'est une paresse intellectuelle — et un danger politique. En affirmant que les monstres étaient de simples « hommes normaux », elle répète leur propre défense et normalise leur crime.

Le mal, avertissait Arendt, n'est pas mal parce qu'il paraît monstrueux. Il est mal parce qu'il paraît **normal**.

Mais la normalité n'est ni innocence ni excuse. Et le rôle d'une philosophe n'est pas de reprendre les autojustifications des bourreaux.

Le féminisme de Garcia — comme une grande partie de la gauche contemporaine — ignore l'histoire des femmes qui ont mené de vrais combats, souvent contre l'islamisme et le patriarcat. Elle ne mentionne jamais *Ni putes ni soumises*, le mouvement né en 2003 après l'assassinat de Sohane Benziane, brûlée vive dans une banlieue parisienne. Ces femmes marchaient à travers la France pour réclamer l'émancipation face à la misogynie et au fondamentalisme religieux.

Sans laïcité, il n'y a pas de féminisme. Sans liberté vis-à-vis des codes religieux, il n'y a pas d'égalité.

Vingt ans plus tard, le hijab est devenu un signe d'« empowerment », et le féminisme une marque de style. Les mouvements comme *Ni putes ni soumises* — ou aujourd'hui la révolution iranienne « Femme, Vie, Liberté » — sombrent dans l'oubli. L'histoire se dissout dans le contenu.

Le travail de Garcia reflète ce malaise : la politique s'est transformée en lifestyle, et la philosophie en thérapie. Ses phrases sonnent

comme des slogans, non comme des pensées.

Quand elle écrit : « Même les femmes les plus féministes désirent le regard conquérant des hommes, veulent être soumises dans les bras de leur amant », elle confond le fantasme privé avec la vérité politique.

Hannah Arendt, elle, savait faire la différence.

Le domaine privé autorise l'intimité, la vulnérabilité, même les jeux de pouvoir — mais rien de tout cela n'a sa place dans la politique.

La politique, pour Arendt, c'est l'égalité, la pluralité, l'espace entre les êtres où peut surgir la liberté.

Réduire tout à l'émotion, à l'identité ou à la sexualité détruit cet espace.

Le concept arendtien de la banalité du mal ne signifiait pas que « le mal est ennuyeux ». Il désignait quelque chose de bien plus sombre : lorsque la capacité de penser disparaît, le mal devient administration — des gens ordinaires planifiant la mort comme une question de logistique. Voilà la véritable banalité du mal : l'algorithme de l'indifférence.

Garcia confond cela avec la sociologie. Elle transforme l'avertissement d'Arendt en moralisme genré.

Pendant ce temps, la véritable machine de la soumission s'est déplacée ailleurs — vers les écrans, les codes et les plateformes.

La pornographie est aujourd'hui la plus grande économie de données du monde. Elle façonne la manière dont des milliards d'êtres humains imaginent le sexe, l'intimité et le corps.

Le porno n'est pas une sous-culture ; c'est une vision du monde. Il

code le désir à travers la répétition, la vitesse et la simulation.
 Les hommes apprennent le sexe à travers des écrans ; les femmes
 apprennent à jouer pour eux.
 Le corps devient contenu ; le consentement devient esthétique.
 La pornographie n'est pas qu'une image — c'est le **système
 d'exploitation du patriarcat numérique**.

Voilà la véritable numérisation du désir : la transformation de
 l'intimité humaine en comportement algorithmique.
 Et c'est cela — pas la supposée « banalité du mâle » — qui structure
 aujourd'hui les rapports de genre.

Le moralisme universel de Garcia masque la vérité structurelle. Le
 problème n'est pas que « tous les hommes sont des violeurs ». Le
 problème est que nos cultures ne savent plus distinguer le pervers
 du normal, le code du réel.

La philosophie ne doit pas devenir une empathie automatique. Elle
 doit **penser**.

Car lorsque tout devient lifestyle, lorsque chaque émotion devient
 idéologie, lorsque la politique devient intimité —
 alors la démocratie elle-même devient une application

Manon Garcia

Mit Männern leben

Überlegungen zum Pelicot-Prozess

Aus dem Französischen von Andrea Hemminger

Manon Garcia

Wir werden nicht unterwürfig geboren

Wie das Patriarchat das Leben von Frauen bestimmt